

*Alain Bozza*

## Du contrat au Pacte symbolique

## INTRODUCTION

Le thème général de ce séminaire, « où trouver la brèche ? », m'a de suite parlé lorsque Enrica Ferri m'a proposé de venir vous parler de ma longue expérience avec l'ancien Centre d'hébergement et de réinsertion sociale et professionnelle « Henri Wallon » (CHRS H. Wallon) dont je suis cofondateur. L'ancien CHRS a ouvert les portes de ses appartements disséminés dans la ville de Montpellier en 1978 et les refermera en 2003. Il hébergeait des personnes, que nous appelions stagiaire, sortant de séjours au très long court en Hôpital psychiatrique et se proposait de les accompagner dans leur insertion dans la cité. Le projet thérapeutique et sa visée d'insertion sociale et professionnelle, ce que nous appelons aujourd'hui inclusion, et l'institution créés, sont à l'époque totalement inédits.

10 ans après m'être mis en retraite des foyers qui sont nés des cendres de l'ancien CHRS, je m'attèle à un vieux projet d'écriture sur cette aventure, que j'ai eu la chance de vivre depuis sa conception jusqu'à sa mort, et je raconte l'histoire de la praxis d'accompagnement en deux tomes parus en 2022.<sup>1</sup>

Je me propose donc d'entrer dans la question posée ce soir, « traiter l'anomalie avec des outils normalisants : où est la folie ? » sous l'angle de la pratique du contrat dans cette expérience, en regard de l'actualité présente, car la pratique de la relation d'accompagnement qui est contractualisée – en tout cas aujourd'hui dans tous les établissements et services du secteur social et médico-social en France – s'appuie sur des outils technologiques et des pratiques d'évaluations objectivantes qui en sont issues.

En 1978, le souci de rationaliser était bien présent dans les politiques d'alors, avec l'usage d'outils technologiques en moins.

Néanmoins, dans notre première lecture de la relation contractuelle, le souci d'objectiver les effets des premiers pas des stagiaires était patent. En regard des références à Henri Wallon et Sigmund Freud, ce souci répondait à la visée du projet thérapeutique, qui était d'accroître l'autonomie du stagiaire par le développement des capacités et de la prise de conscience (le moi) afin de vivre d'une manière autonome parmi les autres. Ces références nous inscrivaient alors dans une psychologie non solipsiste, mais développementale.

Durant les années 90, il est imposé à l'équipe de s'atteler à l'élaboration d'une méthode d'évaluation objective. Alors que, dans le même temps, l'équipe, se laissant enseigner de plus en plus par le sujet psychotique, renversait son abord premier, qui était le développement. C'est que, les crises, les impasses, les ruptures inhérentes au lien d'accompagnement contractuel nous délogerons de cet abord premier pour une visée qui privilégiera un abord structural, soit l'ordre symbolique, le temps et le contexte de la relation, là où chacun des stagiaires expérimente, à la recherche de ce qui pourrait être facteur de « mieux être ».

Délogée de cette visée thérapeutique et adaptative première, et par conséquent de la position en regard du contrat passé, de tout savoir ce qui est bon pour le sujet accompagné, l'équipe – et chaque accompagnant – se trouve devant la nécessité de repenser entièrement sa praxis afin de se tenir dans l'ouvert du signifiant, et ainsi bricoler, inventer au un par un et au jour le jour ce qui a pour fonction de tenant lieu d'expérience transitionnelle pour chacun des stagiaires.

---

<sup>1</sup> Bozza Alain, Pour une clinique du sujet de la citoyenneté dans les psychoses, 25 ans d'expériences au CHRS H. Wallon, Paris, L'harmattan, 2022, Tome 1

Bozza Alain, *Institution et accompagnement psychosocial dans la clinique des psychoses, 25ans d'expériences au CHRS H. Wallon*, Paris, L'Harmattan, 2022, Tome 2

### *De la pratique contractuelle comme modalité relationnelle*

La passation d'un contrat était en 1978 totalement nouvelle. Dans les institutions traditionnelles, cette pratique était inconnue, ou au pire, considérée comme contraire à l'institution.

Mais en regard de l'hypothèse clinique portant sur l'origine de la position subjective du sujet dans les psychoses, le nouage d'une relation d'accompagnement s'impose comme fondement du travail psychique dans lequel le stagiaire s'engage. Le recours à la pratique du contrat s'impose alors quasi naturellement à l'équipe. La signature du contrat entre le stagiaire et l'équipe institutionnalise la relation d'accompagnement et la place de chacun des partenaires dans cette relation, et par conséquent l'espace vide, celui de l'entre-deux. Ainsi, la relation contractuelle est le lieu où s'articulent la clinique du sujet souffrant de psychoses et la dimension sociale et politique de cet accompagnement.

Il était donc impératif d'attribuer une place d'interlocuteur, une place symbolique au stagiaire, car la visée d'insertion imposait de s'appuyer sur l'expression d'une demande, du besoin, du désir de s'insérer dans les liens du social et du travail. Ainsi, attribuer par décision éthique et clinique une place dans l'ordre symbolique à chacun afin qu'il soit l'interlocuteur principal, et non exclusif, de l'équipe crée les conditions d'un dialogue singulier entre l'un et l'autre. Cet espace de dialogue sera le lieu de toutes les crises.

#### *Deux postulats cliniques*

En regard de l'abord de la problématique du sujet dans les psychoses, deux postulats cliniques étaient posés. Selon le premier, il est postulé qu'il y a du sujet, un sujet parlant, s'entend, dans les psychoses. La responsabilité du sujet postulée est inconsciente. Elle se réfère à la clinique du sujet au sens de la psychanalyse et s'inscrit dans le courant de la clinique éducative qui sera développée par Joseph Rouzel. Selon le second postulat, il n'y a d'insertion, ou d'inclusion, possible dans le lien à l'autre qu'à la condition que s'opère une double modification réciproque. Soit une rencontre dans le sens où ça fait événement pour l'un et l'autre, ce qui implique la confiance ; mais c'est la notion de transfert qui sera notre opérateur de la relation.

Voilà donc que, pour l'équipe de l'ancien CHRS, la demande que chaque personne lui adresse, l'énoncé de cette demande est crédible. Elle est prise au sérieux, alors que cette parole est ordinairement et psychiatriquement parlant décrédibilisée. Et elle l'est bien plus aujourd'hui avec le développement d'outils technologiques et « normalisants », et la place prise par la causalité qui est logée, dans le discours dominant, dans le cerveau, excluant la parole singulière, et donc toute subjectivité.

#### *Le contrat*

Ainsi pris au mot, l'énoncé de la demande, du besoin, du désir de s'insérer, objet du contrat passé, aura donc une fonction d'acte de langage ou de parole... Un acte « illocutoire », comme le repérera le linguiste Austin<sup>2</sup>. Un acte qui, la plupart du temps dans nos pratiques actuelles, passe inaperçu.

C'est que cette équipe croyait en l'efficacité symbolique de la parole. Certains, encore aujourd'hui, pensent que la pratique du contrat avec un sujet souffrant de psychose est une aberration. Pourquoi ? Parce qu'ils s'imaginent se tenant dans la position de convoquer le sujet accompagné à parler, à répondre de... A répondre de ce qui rate inmanquablement dans les expériences, tentées ou pas.

---

<sup>2</sup> Austin John Langshaw, *Quand dire c'est faire*, Paris, Le Seuil, 1970.

Or, en posant qu'il y a du sujet parlant dans les psychoses, l'équipe posera en même temps que l'on ne peut l'obliger à occuper cette place dans l'interlocution, ni à parler, ni même d'ailleurs à tenter des expériences... on ne peut faire du forçage, alors même que l'attribution d'une place dans le champ du langage ou le symbolique, une place d'interlocuteur, est posée comme nécessaire.

De l'éclairage psychanalytique se dégagera un véritable savoir y faire et parler avec chacun des stagiaires.

*Du siècle des lumières, Jean-Jacques Rousseau...*

Mais cette pratique du contrat n'est pas née du néant. Non. Elle nous vient de loin, de l'histoire sociale et politique de notre pays... Du siècle des Lumières et du passage du contrat naturel au contrat social dont Jean-Jacques Rousseau fut le penseur. Le contrat, ou pacte social, comme fondement d'une nouvelle « association » entre les citoyens et par là même, d'un nouveau régime politique et en conséquence, d'un nouveau lien social, comme l'écrit Jean Jacques Rousseau<sup>3</sup>.

*Le contexte historico politique : un dialogue est-il possible ?*

L'ancien CHRS naît dans l'actualité de deux événements majeurs :

- Le premier, c'est l'abandon du paradigme enfermement dans tout travail thérapeutique et éducatif. Voilà qu'après deux siècles d'enfermement du fou devenu « malade mental » au XIX<sup>e</sup> siècle, les portes de l'Hôpital psychiatrique s'ouvrent. Cet enfermement, qui avait une double fonction, à la fois thérapeutique et de police, n'est plus de mise. Désormais, les signifiants, liberté, égalité, fraternité, orientent l'éthique de tout travail thérapeutique, éducatif.

« L'homme de folie » et « l'homme de raison », selon les termes de Michel Foucault<sup>4</sup>, peuvent donc à nouveau se rencontrer dans la vie sociale...

Mais alors, Michel Foucault pose une question redoutable : un dialogue entre les deux est-il possible ?

Oui, répond-il, à condition que soit reconnu par « l'homme de raison » l'altérité radicale que constitue « l'homme de folie », car la proximité de la folie réactive une angoisse primitive chez « l'homme de raison ».

Aussi, l'ancien CHRS était une institution immergée dans la vie sociale, se tenant entre l'un et l'autre, en position intermédiaire et transitionnelle créant ainsi les conditions d'une rencontre et d'un dialogue possible entre les deux afin que puissent se tenter des expériences de rencontres possibles. Cette institution nouvelle n'a donc plus pour fonction de protéger « l'homme de raison » de la folie de celui que l'on désignait « malade mentale ».

Ainsi après cet événement, les portes de toutes les institutions s'ouvrent peu à peu...

« Il n'y a pas de travail thérapeutique sans la liberté » prône le courant de la Psychothérapie Institutionnelle. « La liberté est thérapeutique », pouvait-on lire sur les murs de l'Hôpital psychiatrique de Trieste en 1976 alors que s'y tenait le congrès du mouvement « Psichiatria Democratica », issu du courant de l'anti psychiatrie italienne.

Le consentement et l'engagement de la personne souffrant de « maladie mentale » est dorénavant posé comme un impératif et non une obligation.

- Le deuxième événement majeur du moment est politique. En effet, lors des journées de Mai 68, surgit une nouvelle revendication, le droit à la différence.

<sup>3</sup> Rousseau Jean-Jacques, *Du contrat social*, Paris, Garnier Flammarion, 1966

<sup>4</sup> Foucault Michel, *Folie et déraison, Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Plon, 1961

Bien des années plus tard, Cynthia Fleury<sup>5</sup> considère qu'il s'agit, dans cette revendication, d'une avancée de la démocratie car les citoyens revendiquent la reconnaissance de la différence par la société afin que chacun puisse enfin exercer les droits qui sont conférés à tout sujet citoyen. La différence sera considérée comme une expression de l'être. Du côté, donc, non pas de « la maladie » et du déficit, mais des inventions du stagiaire, et donc de la singularité.

La liberté retrouvée, le dit « malade mental » n'attend plus d'être guéri pour désirer vivre parmi ses concitoyens... Pas plus d'ailleurs que l'équipe médicale et la famille.

#### *Du contrat au pacte symbolique : comment la pratique a-t-elle évolué ?*

En signant le contrat « de séjour »<sup>6</sup>, l'équipe se met en place de lieu d'adresse et destinataire d'une demande, d'un besoin, d'un désir du stagiaire de trouver ou retrouver une place parmi ses concitoyens après des années d'hospitalisations et de galère à tenter de s'insérer. Mais aussi se tient en place de répondre à cette demande.

Et l'équipe aux côtés du stagiaire se lance dans l'aventure...

Dans un temps premier, la visée de cet accompagnement est « l'accroissement de l'autonomie du stagiaire en vue de son insertion ». L'entrée dans la réalité et la prise de conscience de ce qu'est cette réalité n'est possible que depuis son immersion dans la vie quotidienne, dans la vie sociale, donc par la concrétisation, dans le cadre du lien d'accompagnement. Acquérir les codes sociaux tout en en prenant conscience, étape par étape, selon une logique développementale d'accroissement de son autonomie (le moi), en vue de vivre en société, comme tout le monde, mais avec sa différence.

Tel était le premier pas.

#### *Ça ne passe pas*

Or ça coince, ça ne passe pas. L'équipe pense d'abord que le stagiaire se met en échec, puisqu'elle estime avoir répondu à la demande, au besoin, et donc qu'elle a satisfait à la demande ; la répétition de ces crises, ainsi que les impasses du processus éducatif d'apprentissage, menacent le lien contractuel.

La logique d'évaluation objective par observation du comportement, par critères, est en crise.

Or un article du tout premier contrat, en 1978, stipule : « Toute rupture de contrat donne lieu à une discussion avec l'intéressé ; tout événement important est marqué par une nouvelle signature après mise au point et accord du stagiaire ».

Cet article répond à un principe posé par les pionniers, le « principe de non exclusion », et invite chacun des accompagnants à ne pas reculer, lors des ruptures du contrat, devant la psychose.

Dans le travail d'analyse psychanalytique de la pratique s'impose alors pour chacun l'énigme de la demande du stagiaire et *in fine* l'énigme du sujet, soit l'énigme de ce qui lui manque.

---

5 Fleury Cynthia, *Les pathologies de la démocratie*, Paris, Fayard, 2005.

6 Ainsi nommé dans la Loi de 2002-2 « Rénovant l'action sociale et médicosociale » soit 24 ans plus tard.

Cette loi, ainsi que celle du 4-03-2002, relative aux droits des malades et celle du 11-02-2005 « Pour l'égalité des droits et des chances, la participation et la citoyenneté des personnes handicapées » instituent l'état de droit et la citoyenneté dans les établissements.

### *Trois traits de la clinique du sujet se découvrent*

L'équipe découvre chemin faisant, aux côtés du stagiaires trois traits majeurs de la clinique du sujet dans les psychoses :

-Le premier trait est celui de l'existence d'un au-delà de la satisfaction de la demande et du besoin et concerne le manque à être et le désir lui correspondant.

De ces crises surgit une question énigmatique : que demande le sujet ? Et puisque ça rate, de quel manque manque-t-il ? Que lui répondre ?

Que ratons-nous nous-mêmes ?

On touche là à l'impossible qui est au cœur de nos métiers.

Question d'autant plus vive que le stagiaire ne cesse d'argumenter que la satisfaction de ces objets manquants, un appartement, un travail etc... le comblera et qu'ensuite tout ira bien ; bref, que c'est bien le tout de ce qui lui manque.

Ce discours nous l'entendrons de plus en plus comme un discours ordinaire et impersonnel... un discours social prônant l'adaptation et qui sonne pour beaucoup de stagiaires comme une injonction.

Mais les crises, se répétant, nous imposeront d'y entendre, par-delà la satisfaction attendue et la réponse sociale donnée par l'équipe l'existence d'un au-delà de la demande et du besoin. Se révèle alors l'existence d'un autre manque que le manque de l'objet social censé l'éteindre dès lors que l'on y répond.

Il existe donc un au-delà de la demande et du manque de l'objet social.

La psychanalyse nous éclaire sur ce qui constitue le fondement du sujet humain, à savoir le manque à être et le désir lui correspondant.

C'est une sacrée brèche qui s'ouvre donc dans ce moment.

Ne dit-on pas en effet depuis l'Antiquité que l'être humain est « un éternel insatisfait ».

L'insatisfaction est de structure pour le sujet psychanalytique. Dans cet éclairage se distinguent les trois registres de la vie psychique, la demande, qui se fait parole, le besoin, où se situe le corps dans sa dimension organique, mais pour Sigmund Freud, le besoin est pulsionnel – et avec Jacques Lacan il se fait jouissance – et le désir, où se situe le manque à être. Le désir est situé au lieu de l'inconscient d'où son caractère foncièrement énigmatique.

Plongeant alors dans le « charivari vertical », comme le dit Roland Barthes<sup>7</sup>, de ces trois signifiants majeurs du lien à l'autre, dont le ressort est le manque, se découvre que la brèche est au cœur de l'être humain du fait qu'il parle, qu'il est comme, le dit Jacques Lacan, un « parlêtre ».

### *Le désir*

Ainsi, le signifiant « désir », du latin *desiderare*, signifie, « constater l'absence de, d'où : chercher, désirer ». Le désir se constitue du constat que fait le sujet d'une perte, d'une absence. Et il ne cesse de tourner autour de son objet, « l'objet a », tel l'astre autour du soleil. Le désir, précise Spinoza, est « l'essence de l'être ».

Pour Jacques Lacan le « parlêtre » est désirant parce qu'il parle. Mais la parole masque, déguise ce désir qui signe la singularité du sujet.

Ainsi aussi, le signifiant « personne » signifie à la fois présence et absence. Alors que le mot « individu » frappe l'être humain de son indivisibilité, de sa complétude, le réduisant au moi autonome, plein et maître de lui-même.

Et ainsi de tous ces mots de notre langue ordinaire qui sont, comme le dit Daniel Pennac, des « outres gonflées » de tant de significations, qui deviennent des mots valises, si bien que nous ne savons de quoi nous parlons.

<sup>7</sup> Barthes Roland, *Le plaisir du texte*, Paris, Le Seuil, 1973, p 21

Les ratages, en nous ouvrant à l'existence d'un autre manque, un manque d'une autre nature, le manque à être, qui se distingue du manque à avoir, nous révèlent que pour le sujet dans les psychoses, il y a un manque de manque à être.

Alors la question du désir deviendra une question centrale dans cet accompagnement.

Jacques Lacan, dans son séminaire sur les psychoses<sup>8</sup>, nous confortera dans cette découverte que nous pressentions, car depuis longtemps le sentiment était né dans cet accompagnement qu'il « fallait y aller de notre désir ».

Dans son séminaire sur les psychoses, Jacques Lacan écrit que pour le sujet psychotique, le désir est resté à l'état « inconstitué », à l'état primaire, à l'état d'envie. Un désir enfoui au plus profond du sujet. Un désir balbutiant.

Comment donc animer ou réanimer le désir enfoui, resté à l'état primaire ? Ou comment remettre en selle ce sujet désirant ?

- Un deuxième trait de la clinique des psychoses se découvre dans ces crises : le savoir.

Si l'équipe est déroutée, voilà que le stagiaire l'est aussi.

Si l'équipe s'interroge : a-t-on bien compris la demande ? N'y est-on pas pour quelque chose dans le ratage ? Et cherche aussi à situer le ratage dans son contexte, celui de l'activité tentée et des relations avec les partenaires, celui des relations avec la famille... Voilà que le stagiaire, lui, ne s'interroge pas. Il ne se demande pas si... Il ne se demande pas s'il n'y est pas pour quelque chose dans ce qui lui arrive et dans ce qui rate.

Il a plutôt une propension à invoquer la responsabilité de l'autre, les circonstances, la maladie. Mais lui, où est-il ?

De plus, il use souvent dans son discours, du « on », en convoquant le sens commun, ce qui est normal et ce qui va de soi, opacifiant ainsi son énonciation subjective.

Le sujet se barre, s'esquive.

Son implication subjective deviendra une question de plus en plus vive.

Longtemps, nous tiendrons ce discours du stagiaire pour du « déni ». Mais peu à peu, nous distinguerons « le déni » d'un autre mécanisme de défense psychique et que Sigmund Freud avait déjà repéré, le « rejet, l'abolition » d'une partie de la vie psychique, et que Jacques Lacan affinera avec la notion de « forclusion du nom du père ». Une opération psychique n'ayant pas eu lieu dans le temps voulu, (ce que signifie le mot « forclusion ») et le désir reste à l'état primaire.

### *Un trou dans le savoir*

Pour l'équipe, les crises, les ratages ouvrent un trou dans les connaissances acquises. Un trou, le réel, s'ouvre dans le savoir de chacun. Chacun se découvre ignorant.

Et de se lancer dans le travail sur la praxis et dans l'analyse de la pratique de chacun afin de faire une place au non savoir de l'équipe, afin de se destituer de la place de tout savoir pour se tenir dans une position subjective nouvelle : savoir/ne pas savoir.

Reconnaître collectivement ce point d'ignorance, un je ne sais pas, a pour effet immédiat d'ouvrir une place au savoir du stagiaire... car chemin faisant nous découvrons qu'il en sait bien plus que nous le pensions.

Oui, mais lui-même ne se sait pas sachant, il vit sa vie, il est dans la pulsion, la jouissance sans limite, et en même temps il semble bien attendre tout de l'autre. Le savoir est insu.

Nous devenons alors plus attentifs aux mots et au vécu du stagiaire et remarquons que bien des stagiaires ont trouvé des réponses qui leur sont propres alors même que, par exemple, nous cherchons à l'occuper, à lui trouver des activités et in fine à l'adapter au monde tel qu'il est.

Le travail avec la famille nous éclairera beaucoup sur ce point.

---

<sup>8</sup> Lacan Jacques, *Les psychoses, Le séminaire III*, Paris, le Seuil, 1975.

Le travail de l'équipe est un travail fait d'analyses, d'interprétation, d'hypothèses. De certitudes, point.

Le savoir qui se déploie et se déplie dans ce travail d'équipe est un savoir de l'inconscient, un savoir de l'Autre. De l'Autre, c'est-à-dire un savoir qui est éprouvé dans le corps de chacun des accompagnants, un savoir incarné dans le corps et qui résonne dans l'histoire de chacun. Le mot savoir vient du latin « *sapere* », qui signifie, saveur, goût. Chacun en sait quelque chose.

A l'équipe d'accueillir ce savoir particulier car chacun de ses membres est partenaire du stagiaire.

Ce savoir de chacun évoque et fait parler, car l'Autre est le lieu de la parole.

Comment faire émerger, extraire ce savoir insu du sujet ?

Les crises passées nous ont enseigné qu'à prendre les mots de la demande et de ce discours normalisant au pied de la lettre précipite le stagiaire dans une angoisse massive, dans des passages à l'acte avec parfois retour à l'hôpital. C'est là faire du forçage, ce qui a un effet d'injonction : c'est le convoquer à une place qu'il ne peut tenir.

Se tenir dans cette position, position orthopédique, que René Kaës appelle « idéologique »<sup>9</sup>, c'est, de plus, se mettre en position d'objet persécuté.

Ce qui rompt le lien d'accompagnement et le contrat, temporairement ou définitivement.

- C'est que l'équipe fait une troisième découverte majeure : la demande est en son fond demande d'amour.

Sigmund Freud nous avait mis la puce à l'oreille en formulant que toute demande de quelque chose est aussi simultanément une demande d'amour, dont l'envers est la haine.

Des ratages se révèle que la demande qu'il nous adresse et qui a fait l'objet de la signature d'un contrat, et que nous avons prise au pieds de la lettre dans un premier temps, et bien nous comprenons stupéfait que cette demande ça n'est pas la sienne !

### *Demande, besoin, de l'Autre*

Non, ça n'est pas la sienne ! Mais alors demande de qui d'autre-s?

C'est celle d'un autre qui lui demande de demander, qui lui demande d'être comme tout le monde, de travailler, d'être autonome, bref, de s'intégrer, de se normaliser.

Discours ordinaire du sens commun, mais aussi discours du maître moderne, qui ordonne l'adaptation à l'économie capitaliste et aux normes existantes.

Discours qui mortifie le sujet et son désir.

Le capitalisme, dit Marie Jean Sauret<sup>10</sup>, n'a que faire du sujet et de son désir ; seul l'individu trouve intérêt à ses yeux.

Et de constater que le sujet dans les psychoses se soutient entièrement de la demande de cet autre. Il s'étaye sur cet autre.

Et ce qui l'étaye, le soutient, le tient par-dessous, ce qu'il y a dessous et qui le porte et le supporte, c'est l'amour de cet Autre et, comme on le verra, le désir. D'un grand Autre par-delà le petit autre, son partenaire dans l'interlocution.

Ainsi, il erre d'une demande à l'autre, d'un autre à l'autre et, dès lors qu'il se sent compris, que l'on prend le temps de l'écouter, qu'il sent de la bienveillance lui venant de cet Autre, il se pose, fait une pause dans cette recherche incessante.

Bref, il se pose dès qu'il se sent aimé par cet Autre.

Et sa demande erre tant qu'il n'a pas trouvé un étayage qui le soutienne, par-dessous. Tant qu'il n'a pas trouvé de l'attention, de la compréhension, de l'amour qui lui redonne vie, du souffle, de l'élan.

<sup>9</sup> Kaës René, *Crises ruptures et dépassement*, Paris, Dunod, 1981

<sup>10</sup> Sauret Marie Jean, *La révolution a eu lieu*, Orange, Le Retrait, 2021

Bref, une reconnaissance de son être en souffrance, comme on le dit d'une lettre en attente. Aussi les ratages, il ne les vit pas seulement comme un échec, mais comme un désastre, tant sa peur de perdre l'amour de cet autre est vif au cœur de son existence. L'amour, dont la haine est l'envers est au cœur de son existence.

Au cœur de l'existence humaine.

C'est ce que chacun des stagiaires ne cessera de nous enseigner.

« L'amitié seule qui est l'autre nom de l'amour, écrit Roland Gori, peut suppléer à la vulnérabilité fondamentale de l'être humain ».<sup>11</sup>

S'orientant de la psychanalyse, l'équipe engage le renversement de la lecture de la demande en l'inscrivant dans le champ de l'Autre, qui se situe par-delà l'autre partenaire du contrat.

La réponse donnée par l'équipe ne va plus du tout de soi. Si le sujet dans les psychoses se soutient entièrement du transfert de l'Autre, ce qu'il cherche, c'est l'amour de l'Autre, mais ce que cet autre lui demande d'être ne lui va pas.

Aussi, nous interprétons qu'il attend, certes, d'être aimé de l'autre, mais surtout non pas tant des réponses sociales, qui nous situent du côté du manque à avoir, que des réponses d'un interlocuteur qui lui manifeste qu'il a du répondant, c'est-à-dire un interlocuteur qui soit un sujet désirant.

Désirant d'être là, présent avec lui nommément désigné.

D'un désir d'être là avec, en présence de...

Dans ce renversement, c'est la dimension de la personne, par-delà la revendication d'exercer les droits de la citoyenneté en tant qu'être humain, qui s'impose.

La personne, car l'accompagnant, par-delà le masque du professionnel, est convoqué par le stagiaire en son nom propre.

### *Le stagiaire n'est pas réduit à sa « maladie »*

Le stagiaire n'a jamais été réduit à la « maladie », ni considéré comme un « handicapé psychique », d'où la nomination de « stagiaire ». Et cela éclaire un peu plus la position de l'équipe notamment sur la question de l'abord psychiatrique de la folie...

La folie a été médicalisée au XIX<sup>e</sup> alors que s'ouvre l'hôpital psychiatrique, dont la fonction est double, thérapeutique et de police.

Avec la liberté retrouvée, beaucoup préconisent de revenir à la nomination de fou, car elle s'inscrit dans une approche multidimensionnelle, multifactorielle ou encore anthropologique qui devient alors prépondérante. La médecine psychiatrique est une de ces approches...

Mais aujourd'hui, la plus grande confusion règne à nouveau pour beaucoup d'entre nous, tant le retour à la causalité biologique de la folie revient en force avec les recherches sur le cerveau... qui ne visent ni plus ni moins à éradiquer la folie... tout au moins tout symptôme. La médecine psychiatrique n'a plus à faire qu'à des troubles, qu'elle pathologise. Et chaque trouble a son traitement médical. Le psychiatre est devenu un « nerviatre »<sup>12</sup>.

La pathologisation, avec le diagnostic médical, revient en force, s'impose dans le discours ordinaire et avec elle la ségrégation.

La protocolisation des soins psychiques s'impose aussi dans les pratiques.

La technologie, déloge le soignant, l'éducateur, de ce qui fonde l'exercice de son métier, soit, le désir.

Rejetant dans les oubliettes de l'histoire la célèbre phrase de Jacques Lacan, lors de son débat avec Henri Ey.

<sup>11</sup> Gori Roland, *Faut-il renoncer à la liberté pour être heureux*, Arles, les liens qui libèrent, 2013, p 176.

<sup>12</sup> Venet Emmanuel, *Manifeste pour une psychiatrie artisanale*, Paris, Verdier, 2020.

« L'être de l'homme, non seulement ne peut être compris sans la folie, mais il ne serait pas l'être de l'homme s'il ne portait en lui la folie comme la limite de sa liberté »<sup>13</sup>.

Aussi, la folie est vécue toute dans le registre du sens de l'existence humaine, subvertissant la dichotomie « homme de raison/homme de folie ».

### *De l'amour de l'Autre au désir*

Ce qui me ramène à la question de l'amour de l'Autre, dont le stagiaire se soutient entièrement, et à la dimension de l'être.

Constatant que dans sa vie psychique, le registre de l'amour/haine est prépondérant – registre de l'imaginaire chez Jacques Lacan – l'instance d'analyse psychanalytique du transfert et des effets contre-transférentiels de chacun des accompagnants devient cruciale pour se désenpêtrer, pour se désengluier du magma affectif et de cet enjeu subjectif si massif pour le sujet dans les psychoses ; pour se dégager de la massivité de ce transfert, d'amour et de haine, qui est un des caractères du transfert dans les psychoses.

Aussi, dans l'analyse du transfert, un déplacement se dessine de l'amour au désir, un pas de côté s'opère.

Un autre exemple sur l'importance cruciale du transfert d'amour, que Sigmund Freud appelait aussi transfert d'amitié ou transfert fraternel : dans le travail de chiffrage de notre activité, nous découvrons, que les tout premiers « résultats » obtenus à la sortie, soit la vie en appartement et un travail, résultats étonnement positifs qui flattaient alors le narcissisme de l'équipe – il me faut préciser que dans ce moment nous étions attendus par tous les sceptiques et ils étaient nombreux – donc, que ces premiers résultats tenaient non pas tant aux compétences acquises durant le trajet, au diagnostic psychiatrique, aux bagages scolaires, à la qualification professionnelle, mais... à la durée de séjour et donc du lien contractuel, c'est-à-dire au lien transférentiel d'amour. C'est sous transfert analysé par l'équipe que chacun parvient à tenter des expériences, faisant des tours et des détours afin d'énoncer ce qui lui est possible et impossible de vivre, et ainsi s'élabore un projet qui lui soit propre...

Ainsi nous avons déchiffrés les effets inconscients de ces résultats.

### *Construction d'une position subjective ou comment remettre en selle le sujet ?*

Avec ces trois découvertes, s'amorce alors dans la praxis institutionnelle un renversement en regard de la demande, l'inscrivant donc dans le champ de l'Autre.

Les crises du manque, du dialogue, les impasses, les ratages auront raison de nos présuppositions de savoir, de nos représentations à priori, de notre idéal professionnel, du temps linéaire et de ce qu'être inséré signifie.

L'évidence naturelle chute. Le sens commun se dissout et en conséquence de notre position de tout savoir ce qui est bon pour cet autre si démuni.

Ayant découvert que l'équipe adresse donc une demande, un besoin au stagiaire, une nouvelle demande est élaborée dans une nouvelle langue institutionnelle, qui a pour visée le « mieux-être ».

L'objectif réglementaire d'insertion sociale et professionnelle du CHRS tombe au rang de support, de médiation imaginaire. De prétexte. Du signifiant « prétexte » où il faut entendre, le pré du texte, ce texte qui reste par le stagiaire à écrire. Il n'est plus déjà tout écrit par les autres. Dorénavant, c'est à lui de prendre sa plume et d'y aller, de se lancer dans l'écriture d'une histoire, la sienne et pas celle de l'autre, des autres. Dans une langue qui est la sienne et pas celle de l'autre, des autres.

---

13 Lacan Jacques, *Propos sur la causalité psychique*, dans *Les écrits* Paris, le Seuil 1966, p 176

On glisse ainsi du « moi » au « je ». Ce « je », première personne du singulier, dont Emile Benveniste dit qu'il n'a pas de signification, c'est une coquille vide.

Le « projet personnalisé » n'a pas d'autre sens que celui pour chacun d'écrire son projet.

Aussi faut-il créer les conditions d'émergence du « je », qui consistent à se tenir dans le « pré ». Dans l'ouvert afin qu'émerge ce travail d'écriture.

A chacun de trouver, de se « trouver créer », selon l'expression de Donald Winnicott, ce qui lui tient lieu d'expérience transitionnelle dans la vie sociale.

A chacun de trouver sa solution, d'inventer ce qui a la fonction de lien social, un lien social inédit.

Dans le travail d'analyse psychanalytique de la pratique, s'entend pour chacun des accompagnants qu'il adresse aussi une demande au stagiaire et que chacun est aliéné dans le discours ordinaire, « aliénation sociale », disait Jean Oury.

Et oui, jusque-là l'équipe ne s'en était pas rendu compte !

### *L'aliénation sociale*

Pas rendu compte qu'elle était doublement piégée :

D'une part, dans le miroir que l'autre présente avec la signature du contrat. Piégée dans le face à face de l'interlocution, dans le registre de l'image de l'autre et de l'identification imaginaire selon laquelle on se met à la place de l'autre et on comprend combien il faut l'aider en trouvant des réponses sociales à sa demande, s'abandonnant à la charité hystérique ou à l'oblativité obsessionnelle, à une jouissance de l'Autre.

Piégée dans et par la signification des mots du discours ordinaire.

Piégée dans l'interlocution par le petit autre, cet autre qui est son alter ego, un semblable à soi, et que la signature du contrat institutionnalise.

L'équipe conclut, dans son travail d'interprétation des ratages, que le stagiaire nous manifeste qu'il n'en veut pas, de ce que l'autre lui demande d'être.

### *Une écoute du point d'à côté*

Aussi, un pas de côté, s'amorce alors dans l'écoute de la demande et une mise en suspension de la réponse sociale, qui jusque-là allait de soi.

Dans ce pas de côté, un au-delà de la demande et du besoin se présente avec le désir.

Dans ce pas de côté, un au-delà du petit autre, l'Autre se présente derrière le discours concret, surgit des ratages dans le dialogue, ratages qui lui sont inhérents.

C'est depuis ce grand Autre, par delà le « mur du langage »<sup>14</sup>, selon l'expression de Jacques Lacan, que chacun est inscrit dans le registre du symbolique.

C'est depuis ce grand Autre qu'une « parole pleine », authentique, peut se dire. « Parole pleine » que Jacques Lacan oppose à « parole vide », le blabla.

Avec la « parole pleine », ce qui est attendu c'est que le sujet nous dise vraiment ce qu'il éprouve. La question de la vérité, vérité qui ne peut être que « mi-dite, car on ne peut la dire toute »<sup>15</sup>, devient centrale.

Avec le souci de la vérité, s'installe la distinction entre le sujet de l'énoncé et le sujet de l'énonciation en déduction qu'un dit ne va pas sans dire...

Ainsi s'opère un déplacement du contrat au pacte symbolique...

Le repérage de ce registre du symbolique est d'autant plus décisif que le sujet « a déraillé du symbolique, il y est inscrit, mais de traviole » écrit Jacques Lacan.

<sup>14</sup> Lacan Jacques, *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse, séminaire livre II*. 1954-1955. Paris, le Seuil, 1978. p.284.

<sup>15</sup> Lacan Jacques, *Télévision*, Paris, Seuil, 1974.

*Pas la même langue*

Ce registre symbolique deviendra prépondérant lorsque, constatant que le dialogue est un dialogue de sourds, nous concluons que le stagiaire et nous, nous ne parlons pas la même langue. Chacun des stagiaires parle une langue qui lui est propre, un idiolecte que Jacques Lacan appellera, « lalangue ».

Nous constatons l'existence d'un hiatus de structure entre la névrose et la psychose.

Il s'agit, dans la nouvelle langue de l'équipe, de « prendre au sérieux l'objet de la demande, mais pas au pied de la lettre », distinguant ainsi objet de la demande et demande d'objet, demande inconsciente d'amour, demande de l'Autre.

Ainsi, l'équipe se tient dans l'ouvert entre demande, besoin, désir, entre le registre de la scène sociale et celle de l'inconscient, l'Autre scène. Entre les deux s'ouvre un espace psychique de « jeu » au sens de Donald Winnicott<sup>16</sup>, offrant à chacun la possibilité de tenter des expériences, non plus tant pour apprendre, mais pour « se faire sa propre idée », « pour s'éclaircir les idées » pour « savoir si ça lui plaît ou non, s'il se sent capable ou non », ce qui lui est possible et impossible. Un « jeu » signifiant.

*Mettre en selle le sujet de l'inconscient*

C'est qu'il s'agit maintenant de mettre en selle le sujet. Ce sujet qui est barré par la demande de l'autre et qui ne sait pas pourquoi ça rate. Le sujet de l'inconscient.

Dans la recherche d'une trouvaille qui fasse lien social, le stagiaire se présente comme doublement assujetti.

Assujetti à la communauté des citoyens, liés entre eux par le pacte ou contrat social, au sens de Jean-Jacques Rousseau, il l'est aussi à l'ordre symbolique qui le divise tout en le reliant aux autres, mais c'est là la condition pour inventer un chemin qui lui est propre parmi ses concitoyens, la condition de son émancipation.

Or le sujet dans les psychoses est plus parlé qu'il ne parle aussi le travail de remise en selle du sujet désirant passe par les signifiants de l'Autre accompagnant, d'où la nécessité d'inventer une nouvelle langue institutionnelle, en s'adressant au stagiaire par-delà le « mur du langage » depuis le lieu de l'Autre et du désir. C'est depuis ce lieu qu'un dialogue singulier et unique peut se tenir.

Ainsi, souvent, l'accompagnant fait, dans cet exercice inédit de langage, un travail de traduction des éprouvés du stagiaire. Traduction qui ne peut être que proposition.

Dans ce pas de côté, le déplacement de l'amour au désir est crucial.

Pourquoi ? Je dirais très simplement que le registre de l'amour-haine, qui est le registre de l'imaginaire nous plonge dans un jeu où domine la dualité être aimé ou être rejeté.

Selon cette logique binaire, imaginaire, est aimé celui qui réussit et rejeté celui qui n'y arrive pas.

Avec le désir il en va autrement...

Un désir travaillé, analysé par l'accompagnant, est un désir qui témoigne, par-delà, les réussites et les échecs, par-delà les expressions symptomatiques de la souffrance psychique, que l'accompagnant est toujours là.

Il est là et se tient dans le pré... du texte, en position d'ouvert.

Le pré du présent, de l'ici et maintenant.

Il ne s'agit pas, dans cette position, d'attendre une demande !

---

<sup>16</sup> Winnicott Donald Woods, *Jeu et réalité : l'espace potentiel*, Paris, Gallimard, 1975.

Cette position a des affinités vives avec la position socratique « maïeutique », ou « mythopoétique », chez René Kaës. Position d'ouverture à la polysémie signifiante et au savoir de l'Autre, facteurs de création et d'invention.

La référence à l'éthique de la psychanalyse sera précieuse pour accompagner le stagiaire et authentifier sa trouvaille, mais aussi pour faire barrage à L'autre, qui ne la trouve pas conforme aux normes édictées.

Ne pouvant y faire objection, le stagiaire prend alors appui sur l'équipe, et elle-même peut prendre appui sur l'état de droit conféré au citoyen institué par les lois citées plus haut, pour faire barrage à la jouissance de cet autre et ainsi s'émanciper de la demande et du besoin impératif qui lui sont, par l'autre, les autres, adressés.

S'appuyer sur le désir de l'Autre, de chacun des membres de l'équipe lui est indispensable pour faire reconnaître ses inventions.

Ce désir, qui est cause de l'humanité de l'être et qui fait causer est, nous dit Roland Gori, dans l'ouvrage cité plus haut, « l'antidote à l'asservissement volontaire ».

Désir sur lequel il s'agit donc de ne pas céder.